

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme à la hache

Louise Malette



Numéro 113, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68347ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malette, L. (2013). L'homme à la hache. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 35–38.

L'homme à la hache

Louise Malette

TOUT A COMMENCÉ lorsque j'ai voulu me servir de la hache. Cette journée-là, le soleil de mars plombait sur la couche de glace à l'entrée de la maison, et j'ai eu envie de donner un petit coup de pouce au printemps.

Je possédais une hache, qui gisait depuis des années sur une étagère de la cave parmi des outils et autres reliques d'aventures lointaines. Avec son long manche de bois patiné, la hache allait enfin casser la glace d'un trottoir montréalais. Sans compter qu'il s'agissait d'une fin de carrière des plus méritées pour un vieil outil qui avait passé son existence entre les mains expertes d'un coureur des bois, à fendre des bûches et à ébrancher les conifères des forêts saguenéennes. Qui sait, cette hache s'y connaissait peut-être en glace !

Je dévalai l'escalier du sous-sol, remplie d'orgueil pour la femme équipée que j'étais. Le bout tranchant de la hache avait été enroulé à la hâte dans une serviette-éponge, puis plongé dans un sac de plastique retenu par des élastiques. Je ne l'avais jamais déballée depuis qu'on me l'avait remise en même temps que d'autres objets hétéroclites, le tout enfoui dans une poche de toile aux relents d'huile à moteur provenant sans doute de la motoneige sur laquelle elle avait été attachée.



En découvrant la nudité du métal, je ressentis une douleur à la poitrine comme si un karatéka venait de m'asséner un coup de poing. Avant que je comprenne la raison de cette émotion subite, mon œil, lui, avait déjà capté la tache rougeâtre qui maculait la lame et transmis l'information au cerveau, qui l'avait interprétée instantanément : une croûte de sang apparaissait bel et bien sur la tête d'acier. La puissance de la vision fut telle que je vacillai, là sur place, m'agrippai à l'établi, le cœur cognant comme un marteau sur l'enclume. Les images 35

qui s'imposèrent alors à moi pour tenter une explication amplifièrent mon malaise jusqu'au vertige, si bien que je dus m'asseoir sur une pyramide de contenants de peinture pour reprendre mon souffle et retrouver un semblant de raison.

Je fustigeai les romans d'espionnage et les téléseries policières qui m'encombraient la tête et tentai de mettre de l'ordre dans mes idées, en me rappelant que l'ancien homme des bois, ex-proprétaire de la hache, ex-bûcheron, avait aussi été un habile chasseur pour qui la préparation de la venaison et du petit gibier n'avait pas de secret. Scénario plausible : une bête sauvage avait dû se prendre les pattes dans un piège expressément posé là pour elle, et l'unique moyen de l'en dégager avait été de les sectionner à l'aide d'un instrument coupant, la hache ici présente. Quoique déplaisante, cette explication m'apaisa, et la scène montrant le pauvre animal tentant de s'extraire du collet dont il était prisonnier chassa avec soulagement le petit film d'horreur qui venait de se jouer en accéléré dans ma tête. Comme on enfourche un cheval à nouveau, tout de suite après la chute, comme on retourne à l'eau après avoir échappé à la noyade, pour effacer le traumatisme, je remontai à la lumière, hache en main, bien décidée à accomplir ma mission printanière.

Je commençai à concasser la glace avec énergie, en m'efforçant de ne penser à rien, me contentant de profiter de la belle lumière de mars. Les copeaux scintillants giclaient en tous sens sous les coups répétés et je devais fermer les paupières pour protéger mes yeux des éclats coupants comme du verre. J'évaluais l'avancée des travaux par les deux fentes de mes yeux, quand je remarquai des stries vermeilles laissées par le frottement de la lame sur l'écorce glacée. Étais-je victime de mon imagination ou du soleil de mars ?

C'en était trop. J'abandonnai ma besogne, enroulai la sata-née hache dans la serviette et la lançai sur son étagère en maugréant.



Je repris le cours de mes occupations habituelles et laissai la nature accomplir son œuvre. Mais c'était sans compter sur mon caractère obsessionnel. Les traces de sang me poursuivaient. Au bout de quelques jours, le film d'horreur se remit à tourner dans mon cinéma intérieur et je dus me résoudre à tirer cette histoire au clair, sous peine de ne plus jamais connaître le repos. Mon habitude des scénarios de romans noirs vint à ma rescousse : les tests d'ADN détermineraient si les quelques taches rougeâtres que la hache avait laissées sur la serviette provenaient de sang animal ou humain. Dans le premier cas, ma théorie du trappeur allait confirmer mon hypothèse et ma grande perspicacité, et m'autoriserait enfin à m'apitoyer sur le sort du renard ou du lièvre qui avait connu une fin si cruelle. Le deuxième, en revanche, soulèverait une question épouvantable. Le sang de qui ? Celui de l'homme à la motoneige qui se serait blessé au cours d'une de ses fantasmagoriques équipées ? Pire, celui d'un autre humain rencontré sur sa route et qui... N'était-ce pas cette possibilité effrayante et totalement insensée qui me tenaillait, creusant son sillon dans mon esprit malade ?

J'entrepris sans plus tarder des démarches auprès d'un laboratoire d'analyses. Après tout, il s'agissait d'une formalité pas plus compliquée qu'un test de paternité. Je remis donc l'échantillon douteux en même temps que les frais réclamés et me préparai à attendre le verdict, bien décidée à connaître la vérité, ce mot rempli de noblesse, de profondeur : vé-ri-té, qui rime avec liberté, sincérité, clarté et passé. Ce mot à deux tranchants, pareil à certaines haches. Mais pas la mienne. La mienne n'en avait qu'un seul, large, affilé et enduit de sang.

Je n'avais parlé de cet épisode à personne, car j'avais du mal à évaluer si je délirais ou si, au contraire, j'étais d'une lucidité et d'un courage exceptionnels en raison du potentiel explosif des résultats. Mieux valait attendre. Le délai de plusieurs semaines me gratifia d'un sursis que je mis à profit pour sonder mes motivations et surtout envisager la suite dans l'éventualité, hélas possible, où il s'avérerait que l'ADN était d'origine humaine.

Qu'allais-je faire de cette information ? Pousserais-je plus loin les analyses ? En parlerais-je aux autres ? Que nous apporterait cette révélation ? Que valent les vérités qui arrivent trop tard ? À quoi bon remuer le passé ? Après tout, le propriétaire de la motoneige était mort et enterré depuis six ans. Et même si un certain mystère avait entouré les frasques de sa dernière année de vie, sa maladie nous avait empêchés d'en apprendre davantage.

À force de retourner l'incident dans tous les sens, il finit par perdre de son acuité, de sa portée, et mon besoin de certitude commença à s'effriter. Mais il était trop tard pour annuler la honteuse procédure, et effectivement je reçus bientôt par la poste une enveloppe des laboratoires d'expertise. Je ne pus me résoudre à la jeter à la poubelle sans avoir pris connaissance de son contenu. Même si je venais de prendre la décision de laisser la hache reposer en paix dans son linceul, ma curiosité l'emporta : « Chère Madame... » Je parcourus la lettre en diagonale, pressée d'en arriver à la conclusion, quand enfin je tombai sur la case *Identification de liquides physiologiques = nul*. Qu'est-ce à dire ? Puis à la ligne suivante : *Échantillon = Fe₂O₃*. Et au cas où j'aurais ignoré le sens de la formule, des parenthèses encadraient le mot *rouille*...



Lorsque, quelques semaines plus tard, je sortis de la maison, le soleil chauffait et la neige accumulée au cours de l'hiver fondait à vue d'œil. Pour la première fois depuis longtemps des odeurs de sève et de terre se répandaient dans l'air. J'eus soudain l'impression de sortir d'un long tunnel, signe indéniable, me dis-je, de l'arrivée du printemps. Je franchis les quelques marches de l'escalier, le nez au vent — presque heureuse, tiens ! C'est alors que mon pied droit choisit d'aller se déposer précisément sur la seule pellicule de glace encore solide de tout le voisinage. Je m'étais de tout mon long dans l'allée, et l'image qui s'imposa immédiatement à mon esprit fut la hache de mon père.